

GESTUS – PART I

Juliette de Massy, soprano
Laure Balteaux, violoncelles

Monteverdi, *Interrotte speranze*

Scelsi, *Ho n°1*

Monteverdi, *Lamento d'Arianna*

Italo Calvino, « Dall'Opaco », *La route de San Giovanni*

Berio , *Les mots sont allés...*

Monteverdi, *Interrotte speranze*

Scelsi, *Ho n°2*

Monteverdi, *Si dolce è il tormento*

Jesus Lopez Pacheco, *Esta noche*

Luigi Nono, *Djamila Boupacha*

Monteverdi, *Combattimento di Tancredi e Clorinda* (extrait)

Scelsi *Triphon II – Energie*

Monteverdi, *Ohimè ch'io cado*

Scelsi, *Poème*

Fedele, *Paroles y palabras, « Allons »*

Scelsi, *Poème*

Monteverdi, *Interrotte speranze*

Claudio Monteverdi, *Interrotte speranze/Espoirs brisés*

Poème de Giovanni Battista Guarini

Espoirs brisés, fidélité pérenne,
Flamme et flèche puissante en faible cœur,
Nourrir de seuls soupirs la dure ardeur,
Et cacher sa douleur à qui surprenne,

Suivre de course errante et vaine
Les pas tournés à volontaire erreur,
Perdre du grain semé le fruit, la fleur
Et la merci espérée à grand-peine,

Faire aux pensers sa loi d'un seul regard,
Mettre au désir le mors d'un pur vouloir,
Passer pleurant années entières,

Cela, que je vous mande en grand bouquet,
Dame cruelle, après douleurs amères
Sera votre trophée et mon bûcher.

Claudio Monteverdi, *Lamento d'Arianna*

Poème d'Ottavio Rinuccini

Laissez-moi mourir !
Que voulez-vous qui me reconforte
Dans un si rude sort
Dans un si grand martyre?
Laissez-moi mourir !

O Thésée, ô mon Thésée,
Oui, je veux te dire mien car tu es à moi,
Bien que tu fuies, cruel, loin de mes yeux.
Retourne-toi, mon Thésée !
Retourne-toi, Thésée, ô Dieu !
Retourne-toi pour revoir celle
Qui a quitté pour toi sa Patrie et son Royaume,
Et qui, restée sur ces sables,
Proie de fauves sans pitié et cruels,
Laissera ses os dénudés !
O Thésée, ô mon Thésée
Si tu savais, ô Dieu !
Si tu savais, hélas, comme souffre
La pauvre Ariane,
Peut-être, repentant,
Tu retournerais ta proue vers le rivage !
Mais grâce aux vents sereins
Tu t'en vas heureux, et moi je pleure.
Athènes te prépare
La pompe d'un accueil joyeux, et moi je reste
La proie des fauves sur des sables solitaires.
Chacun de tes deux vieux parents
T'embrasseront joyeux, et moi
Je ne vous verrai plus, ô ma mère, ô mon père!

Où donc, où est la foi
Que si souvent tu me jurais ?
Est-ce ainsi que, sur le trône sacré de mes pères,
Tu me replaces?
Sont-ce là les couronnes
Dont tu pares ma chevelure ?
Sont-ce là les sceptres,

Les diamants et les ors ?
Me laisser à l'abandon
A un fauve pour qu'il me déchire et me dévore ?

Ah Thésée, ah mon Thésée,
Laisseras-tu mourir,
En vain pleurant, en vain criant à l'aide,
La pauvre Ariane
Qui se fia à toi et te donna gloire et vie?
Hélas, tu ne réponds même pas !
Hélas, tu es plus sourd qu'un aspic à mes plaintes
O nuées, ô tornades, ô vents
Engloutissez-le dans ces flots !
Accourez, orques et baleines,
Et de ces membres immondes
Emplissez les gouffres profonds !
Que dis-je, hélas, quel est ce trouble ?
Malheureuse, que demandais-je ?
O Thésée, ô mon Thésée,
Ce n'est pas moi, non ce n'est pas moi,
Qui ai prononcé ces cruelles paroles;
C'est ma souffrance, c'est la douleur qui a parlé
C'est ma langue, oui, mais ce n'est pas mon cœur.

Malheureuse, je fais encore place
A l'espoir trahi ?
Et il ne s'éteint pas,
Malgré tant de dérision, le feu de l'amour ?
Toi, mort, éteins désormais ces flammes indignes !
O ma mère, ô mon père, ô de l'antique Royaume
Les superbes demeures où d'or fut ma couche,
O mes serviteurs, ô mes fidèles amis (hélas sort injuste !)
Regardez où m'a conduite la fortune cruelle
Regardez quelle douleur m'ont donné en héritage
Mon amour, Ma foi
Et celui qui m'a trahie !
Voilà le sort de qui trop aime et se fie.

Italo Calvino, extrait de « Dall'Opaco », *La route de San Giovanni*

« et ce n'est que la nuit que les sons trouvent leurs places dans l'obscurité, mesurent leurs distances, le silence qui les entoure décrit l'espace, le tableau noir de l'obscurité est constellé de points et de tirets sonores, l'aboïement piqué d'un chien, la chute feutrée d'une feuille morte de palmier, la ligne discontinue d'un train à moitié effacée et parfois appuyée aux entrées et aux coins des tunnels, et dès qu'on n'entend plus le train, la mer apparaît comme

une ombre blanche à l'endroit où le train a disparu, on l'entend pendant quelques dizaines de secondes et puis c'est tout, et déjà les coqs au loin et les coqs tout près se hâtent de tracer la perspective qui encadre tous les signes sonores dans l'obscurité, avant que l'éponge de l'aube ne barbouille le tableau d'un bout à l'autre, et avec la lumière du jour il n'arrive plus aucun son dont on sache de quel côté il vient, le grincement de la machine à sulfater se mêle au vrombissement d'une motocyclette, le bourdonnement de la scierie électrique enveloppe le carillon du manège et pour celui qui sans bouger observe, immobile, le monde s'effrite irrégulièrement à la vue et à l'ouïe dans l'éboulement de l'espace et du temps »

Claudio Monteverdi, *Si dolce è'l tormento* / *Si doux est le tourment*

Poème de Carlo Milanuzzi

Si doux est le tourment Que j'ai dans le cœur
Que je vis heureux A cause d'une cruelle beauté.
Dans le ciel de beauté La fierté a beau croître
Et la pitié manquer Toujours comme un rocher
Contre la vague d'orgueil Sera ma foi.

L'espoir trompeur A beau venir à moi La joie et la paix Ont beau ne pas me rejoindre.
Et la cruelle que j'adore A beau me refuser la consolation D'une douce pitié,
Dans la douleur infinie, Dans l'espoir trahi Vivra ma foi.

Le feu et la glace Ne me laissent pas de repos, Dans le havre du ciel Je connaîtrai le repos.
Si un coup mortel Porté par une dure flèche Blessa mon cœur Et changea mon destin,
Avec le dard de la mort Je soignerai mon cœur. Si flamme d'amour Jamais n'éprouva Ce cœur insensible Qui a
ravi mon cœur, Si la cruelle beauté Dont mon âme s'est éprise Me nie sa pitié,
Il faudra bien qu'un jour Souffrante, repentie et languide Elle me pleure.

Luigi Nono, *Djamila Boupacha*

Poème de Jesus Lopez Pacheco

Cette nuit
Dissipez cette brume
devant mes yeux.
Je veux voir les choses
comme un enfant.
Qu'il est triste qu'à l'aube
rien n'ait changé.

Cette nuit de sang,
cette boue infinie
Un jour viendra,
différent.
La lumière viendra,
croyez ce que je vous dis.

Claudio Monteverdi, *Combattimento di Clorinda et Tancredi* (extrait)

Poème extrait de *La Jérusalem délivrée* du Tasse

Ami tu as vaincu : je te pardonne...
Pardonne toi aussi, non pas au corps, qui n'en peut
mais à l'Ame : hélas, prie pour elle,
et donne moi le baptême, qui lave toutes les fautes"

Claudio Monteverdi, *Ohimè, ch'io cado* / Hélas, je m'effondre

Poème de Carlo Milanuzzi

Hélas je m'effondre, Hélas je trébuche encore comme pauvre pensée.
naguère,
Et je dois à nouveau m'épancher, en fraîches larmes Insensé ! Je croyais pourtant être bien protégé d'un
Sur mon espoir perdu et déçu ! archer dénudé,

Las, je ressens encore en mon cœur les vestiges de mon Et je ne veux pas soutenir le coup trompeur d'un seul
ancienne ardeur, regard.

Qu'ont brisé le beau visage et les yeux biens aimés.
Leur éclat de diamant avait recouvert de leur froideur ma Ô! Champion, comme ton immortel courroux, à présent

si fragile, bat retraite !
Sous une armure de verre, aventurier imprudent,
Tu m'as amené en toute déloyauté contre une cruelle
épée de diamant tranchant.

Oh comme le tyrannique Amour sait punir l'audace d'une
âme rebelle !
Un doux mot, un visage serein,
Un beau spectacle enchaînent toujours un cœur altéré.

Ah ! Beaux yeux, si la vertu a toujours été belle et la
pitié juste !
De grâce, ne me refusez pas votre regard et votre rire
Car le Paradis me serait une prison pour une si belle
raison.

**Giacinto Scelsi, « sans titre »,
extrait de *L'homme du Son***

Puis par-delà les orages
des longs bras d'argent
comme des fleuves souterrains
au milieu des villes
ténébreuses où mangent
les souvenirs, s'abaissent
lentement sur la terre

et la double profondeur
des pensées strie
le monde de jeux obscurs
semés d'étoiles

Voici les promesses du ciel
diadème de connaissance,
parmi les flammes blanches
qui dissoudront les carcasses
des terrestres mensonges
et les oiseaux de lumière
qui dansent aux heures
de transparence.

**Giacinto Scelsi, « sans titre »
extrait de *L'homme du son***

Loin de moi
les arbres circulaires
les grans iris
l'ombre verte qui n'est
que mensonge

Loin de moi
le bruit du soleil
la grêle et l'orage

Loin de moi
la mer impérieuse
et les étoiles au fond
du silence

Loin de moi
les hommes aux mâchoires
de crapauds et la jeunesse
et le sang

Loin de moi
mon semblable
enfant glorieux
du lendemain

Loin de moi
le cri des trompettes
l'espoir et l'espace

Je vais dans un pays
sans nom sans chiffres
et sans mots
sans phrases et sans pièges
où règne le fou rire

rêver la mort des rêves.